

De la lecture à l'écriture : quelques modes de transfert dans le *Chevalier errant* de Thomas de Saluces

Le phénomène intertextuel fut particulièrement vivace et complexe aux XIV^e-XV^e siècles, lorsqu'émergea une conscience d'écrivain et que les auteurs devinrent les héritiers de toute une matière narrative élaborée au cours du Moyen Age central. Un problème se pose alors : qu'écrire de neuf après que les trois « matières » canoniques (Antiquité, épopée française, légende arthurienne) ont été exploitées, souvent avec talent, et que le XIII^e siècle a comblé par de vastes ensembles en prose les lacunes du cycle arthurien ? Puisqu'il n'est guère possible d'innover radicalement sur ce terrain, la question va se déplacer : comment écrire de façon à intéresser encore le public ? Pour une bonne part, le travail littéraire vers la fin du Moyen Age consiste donc moins à mettre en œuvre l'*inventio* qu'à approfondir la réflexion sur la *dispositio* et l'*elocutio*.

Une œuvre d'écrivain amateur fort cultivé de la fin du XIV^e siècle offre un écho assez représentatif de ces tentatives. Il s'agit du *Chevalier errant* de Thomas III, marquis de Saluces¹. C'est un vaste prosimètre encyclopédique à trame allégorique, où se

1 — La seule édition « disponible » à ce jour est celle de M. J. Ward : *A critical edition of Thomas III, marquis of Saluzzo's "Le Livre du Chevalier errant"* (French Text), 3 vol, The University of North Carolina at Chapel Hill, Ph.D. 1984.

mêlent Histoire et fiction. En outre, le voyage qui conduit le Chevalier errant successivement à la cour d'Amour, à celle de Fortune, puis chez Connaissance, se veut une transposition du destin de son auteur ! Au fil de ces étapes et des rencontres qu'elles occasionnent, divers exposés didactiques et histoires secondaires, issus des lectures de l'auteur, vont venir s'intégrer au récit. Comment, telle est la question... Comment passe-t-on de la lecture à l'écriture ? J'étudierai quelques stratégies de transfert assez typiques de l'œuvre, en m'interrogeant sur les moyens employés, leurs effets et leurs intentions tacites.

1. Le « plagiat »

Le « degré zéro » du transfert littéraire consiste en la simple reprise tacite d'une séquence textuelle plus ou moins étendue d'une œuvre antérieure. C'est ce que l'on nomme aujourd'hui le plagiat ; mais cette notion péjorative et liée à l'idée de propriété littéraire n'est pas appropriée aux conditions médiévales d'écriture. Il faudrait alors plutôt parler d'« emprunt » et rappeler que cette pratique était courante et tout à fait admise. Le cas se rencontre plusieurs fois dans le *Chevalier errant*, et concerne des œuvres que leur notoriété même devait précisément aider le lecteur à les reconnaître : le *Roman de la Rose* est sollicité à plusieurs reprises² et, plus occasionnellement, le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure et le **Conte du Graal** de Chrétien de Troyes. C'est ce dernier exemple (commode par sa relative brièveté) que je voudrais analyser ici.

Il s'agit du chapitre 41, qui constitue un moment déterminant de l'œuvre, puisqu'il expose l'origine de la guerre que vont se livrer Jaloux et Amoureux : un barbon venu se plaindre qu'un chevalier a enlevé sa jeune épouse se voit renvoyer par le dieu d'Amour sans obtenir réparation ; il jure d'en tirer vengeance et part rassembler tous les hommes qui ont à se plaindre de l'infidélité de leur épouse, tandis que la solidarité courtoise ligue autour du chevalier accusé du rapt toute la cour d'Amour. En partant, le barbon « un autre Jaloux va encontrant » (v. 3701) ; ce

2 — P.-Y. Badel l'a fort justement remarqué mais s'en tient, à l'égard de Thomas de Saluces, à une accusation de plagiat.

dernier, pour le consoler, lui confie ses propres déboires³. Or ce récit permet immédiatement au lecteur de reconnaître ce Jaloux prétendument anonyme : il s'agit de l'Orgueilleux de la Lande, l'ami ombrageux de la Demoiselle de la Tente que le jeune Perceval, au tout début de ses aventures, malmène quelque peu, quoique en toute ingénuité. On se souvient que le trop soupçonneux chevalier ne croit pas à l'innocence de son amie, lui inflige une dure pénitence et que, plus loin dans le roman de Chrétien, il se vante d'occire Perceval quand il le rencontre, non sans lui avoir exposé les raisons de sa colère⁴. C'est à ce dernier passage que Thomas de Saluces emprunte, textuellement ou à quelques détails près, vingt vers de diatribe sur la facilité coupable des femmes⁵. Peut-on pour autant parler de plagiat ? Tout d'abord, ce passage, centon de lieux-communs misogynes, ne devait pas être plus spécifiquement de la seule invention de Chrétien ! Précisons ensuite qu'un lecteur un tant soit peu informé sait bien à quoi s'en tenir, tant les circonstances rappelées par le Jaloux sont détaillées au début du passage, malgré quelques modifications de détail (les pâtés et le vin dérobés par Perceval sont omis ; l'« anel » pris à la belle devient un « afichet »). Les vv. 3711-54 du *Chevalier errant* peuvent être lus comme une *amplificatio* des vv. 3779-90 du *Conte du Graal* : technique de réécriture éprouvée, s'il en fut. Thomas de Saluces ne semble donc prétendre à rien d'autre que provoquer, par l'apparition impromptue d'un tel personnage, ce simple plaisir consistant, pour le lecteur, à retrouver une vieille connaissance... Le nom même d'Orgueilleux préparait d'ailleurs un réemploi allégorique du personnage en tant que Jaloux, dont il constitue évidemment un archétype, étant même en tort absolu puisque son amie lui est restée fidèle. La recontextualisation de l'épisode dans le *Chevalier errant* est donc motivée et réussie. Elle s'accompagne d'une discrète ironie à l'égard du Jaloux, lorsqu'il explique qu'il avait laissé son amie seule en partant « En une grant forest delay / Pour aventures cerchier et querre » (vv. 3718-9). Le terme d'« aventures » est trop chargé de sens, dans l'univers du roman médiéval, pour ne pas inciter à le retrouver dans l'épisode traité par

3 — Vv. 3711-76 : cf. texte n°1 en annexe.

4 — Cf. texte n°2 en annexe.

5 — *Chevalier errant* : vv. 3755-74 ; *Conte du Graal* : vv. 3791-810 (en italiques dans les textes n°1 et 2).

Chrétien. Le récit de l'Orgueilleux commence en effet par ces paroles : « Oen en bois alez estoie / Et ceste damoiselle avoie / Laissie en un [mien] paveillon, / Je n'amoie rien se li non, / Tant que par aventure avint / Que uns vallez gualois i vint. » (vv. 3779-84). Finalement, l'Orgueilleux n'a-t-il pas trouvé ce qu'il cherchait — et méritait : l'« aventure », c'est précisément la visite de Perceval en son absence, semble sous-entendre malicieusement Thomas de Saluces grâce au simple glissement du terme-clef !... Ainsi transposé dans le *Chevalier errant*, l'Orgueilleux, qui ne prêtait nullement à rire chez Chrétien, évolue vers le type satirique du jaloux berné mais artisan de son malheur. De surcroît, le remplacement du terme « damoiselle » par celui de « femme » fait passer de l'univers courtois de Chrétien à un domaine conjugal que fabliaux et farces contribuaient joyeusement à brocarder. La mésaventure du Jaloux n'est d'ailleurs pas entièrement prise au sérieux par son interlocuteur même, qui, tout en compatissant au sort de son compère en infortune, s'estime plus gravement lésé : « Mais ne la [l'amie] fuz de tout perdant / Ainsi comme je ay la moye, / Dont j'ay perdue toute joye. » (vv. 3788-90). Le barbon poursuit en expliquant qu'il se serait montré plus complaisant aux désirs de sa femme, l'eût-il seulement recouvrée, et conseille au Jaloux d'agir de la sorte avec son amie (vv. 3791-3808). L'argument de cet épisode d'emprunt a donc finalement été largement réorienté par Thomas de Saluces et débouche sur une nette relativisation de l'expérience du Jaloux. Il est également replacé dans la perspective de l'apprentissage du Chevalier dont Thomas de Saluces retrace le voyage : il n'est pas anodin que le « vallez gualois » (v. 3784) se soit mué en « chevalier errant » (v. 3726) et que ce curieux cas d'amour intervienne dans la première partie de l'œuvre, quand le Chevalier errant se trouve à la cour d'Amour. Indirectement, cet épisode, comme d'autres épisodes adventices, contribue à l'éducation du Chevalier.

2. Résumés

Un second moyen, cette fois plus avoué, de réemployer un matériau littéraire consiste à en proposer un résumé, que l'on fait prononcer, sous un prétexte quelconque, par l'un des per-

sonnages du *Chevalier errant*. Différents types de résumés peuvent intervenir à ce niveau.

Le résumé peut d'abord se présenter comme une sorte de compilation évoquant l'argument de plusieurs œuvres relatives à un même héros. Là encore, la compilation, qui peut nous apparaître comme une démarche d'épigone peu valorisante, est une pratique courante au Moyen Age, tant en littérature que dans l'enseignement. Elle est même particulièrement en faveur à la fin du Moyen Age et représente une technique d'écriture à part entière. On peut la voir fonctionner à propos d'Alexandre le Grand, que le lecteur découvre, essentiellement dans les chapitres 140 à 145, malade et alité dans une tente à la cour d'Amour. On y trouve une sorte de condensé sélectif mais assez représentatif du traitement de l'histoire d'Alexandre du XII^e au XIV^e siècle⁶. Tout d'abord, la déesse d'Amour vient rendre visite à Alexandre, qui est d'ailleurs entouré d'une nombreuse compagnie composée des principaux protagonistes mis en scène par les œuvres qui lui furent consacrées. Pour l'inciter à lui raconter l'une quelconque de ses aventures, la Déesse commence par lui rappeler certains de ses exploits, en procédant à une sorte d'évocation synchrétique et quelque peu désordonnée des diverses branches de la version du *Roman d'Alexandre* élaborée par Alexandre de Paris à la fin du XII^e siècle : exploration du fond de la mer et des airs (br. 3), guerre victorieuse contre le roi Nicolas de Césarée (br. 1), soumission de la Perse (br. 2), de la Grèce (br. 1), prise de Babylone et de la tour de Babel (br. 3) puis du royaume de Femenie [des Amazones] (br. 3), occupation de la vallée de Josaphat et prise de Tyr, suivies de la sanglante attaque du duc de Gadres (br. 27), victoires contre Darius (br. 2-3) et Porus (br. 3)... La Déesse enchaîne ensuite (lignes 25 sq.) sur un rappel des *Vœux du Paon* élaborés, eux, seulement au XIV^e siècle par Jacques de Longuyon⁸ ! C'est cette histoire qu'Alexandre choisira ensuite de raconter plus précisément (ch. 142)⁹. Nul doute que si tous

6 — Cf. texte n°3 en annexe.

7 — Dérivée du *Fuerre de Gadres* d'Eustache.

8 — Dans les mss, les *Vœux du Paon* étaient le plus souvent copiés à la suite du *Roman d'Alexandre* ou interpolés dans la br. 3. Le résumé de Thomas de Saluces reprend en quelque sorte une pratique éditoriale de l'époque.

9 — Enfin, le chapitre 150 sera l'occasion pour le narrateur de compléter la légende du héros en relatant l'histoire d'Alexandre et de la pierre merveilleuse. C'est un emprunt à l'une des continuations ajoutées à l'histoire d'Alexandre

ces événements légendaires peuvent être ici amalgamés en si peu d'espace et être rappelés surtout sur le mode de l'allusion, c'est parce que leur simple mention suffit à déclencher l'imaginaire, déjà nourri de cette légende, du lecteur médiéval. Ajoutons que, s'il est « normal » que la reine Candace, amoureuse d'Alexandre dans la branche 3 du *Roman d'Alexandre*, se trouve à ses côtés, il l'est nettement moins pour « Dinmus Pater » (Divinuspater), l'un des deux empoisonneurs d'Alexandre dans cette même branche ! Et précisément du fait que la fiction imaginée par Thomas de Saluces maintient encore en vie Alexandre, aucune allusion n'est faite à la branche 4, centrée sur la mort du héros. Seule la fin du chapitre 145 fait exception en révélant la cause de la maladie d'Alexandre, empoisonné à Babylone à l'occasion de son couronnement par Antipater¹⁰.

Ces quelques chapitres n'offrent certes pas un portrait historiquement valable d'Alexandre, mais un portrait idéal, tel qu'il fut rêvé au Moyen Age. Alexandre est alors admiré moins pour ses conquêtes que pour son caractère : ce « bon roy », comme le désigne à plusieurs reprises le récit, est un modèle moral, selon la déesse d'Amour en personne : « certes chascun est moult amendéz de veoir tel homme, car trop vault. » (f°94c). Le Moyen Age fait d'Alexandre l'incarnation parfaite du preux chevaleresque, du prince vertueux, capable d'affirmer par exemple qu'« il n'est autre seingnorie en ce monde que de estre sires des hommes vertueuz » (f°95b). Un tel prince ne peut que représenter, pour Thomas de Saluces, alors en échec politique et militaire, un modèle compensatoire désirable. Alexandre apparaît aussi comme un grand « Amoureux » (f°98c), « subgiet » de Vénus qui « moult se humilia vers sa reverend dame » (f°94c), et qui participe, au chapitre 143, au jeu courtois des demandes d'amour. Finalement, Alexandre ne sert à rien dans le *Chevalier errant* si l'on s'en tient au fait que sa santé lui interdit d'y être un protagoniste actif ; mais son prestige lui confère une sorte d'aura idéo-

au XIII^e s : le *Voyage d'Alexandre au Paradis terrestre* [503 alexandrins écrits entre 1270 et 1350], dont le texte fut ensuite fréquemment interpolé dans la branche 3 du *Roman d'Alexandre* ainsi que dans les *Faits des Romains*. C'est à cette dernière version que puise Thomas de Saluces.

10 — La fin de la branche 3 du *Roman d'Alexandre* mentionne deux empoisonneurs : Antipater et Divinuspater.

logique au titre de laquelle sa présence vient significativement enrichir l'évocation de la cour d'Amour.

D'autre part, le résumé, combiné avec l'entrelacement d'épisodes empruntés à plusieurs œuvres antérieures, produit une autre forme particulière de récit. Le remaniement intertextuel consiste ici en une nouvelle combinaison de ces épisodes d'emprunt qu'il s'agit de résumer et de réagencer. Un bon exemple nous est fourni par le chapitre 88, discours en vers d'un héraut d'armes¹¹ consacré à l'éloge de Lancelot. Le héraut-narrateur précise bien qu'il ne retracera pas exhaustivement la carrière de Lancelot :

Du connestable vous vois disant
De ses bienfais une partie
Qu'il fist ja par chevalerie. (vv. 5464-6, f°57c)

On constatera bientôt que cette « partie » est déjà relativement ample ! Plus exactement encore, son discours sera constitué de fragments essentiellement tirés tantôt du *Lancelot en prose*, tantôt de la *Mort le Roi Artu*. Détaillons à présent l'enchaînement de ces épisodes, en signalant leur provenance¹².

1. vv. 5467-5516 : Enfance de Lancelot, perdu par ses parents lors de la guerre contre Claudas, enlevé par la Dame du Lac (cf. *Lanc.* 1^e partie, Ia-IIIa).
- 1-bis. v. 5517 : raccord elliptique : « La fu il assez longuement » (f°57d)
2. vv. 5518-32 : Venue de Lancelot à la cour d'Arthur; Guenièvre lui donne une épée (cf. *Lanc.* 1^e partie, XXIIa-XXIIIa, 1-16).
3. vv. 5533-68 : Victoire de Lancelot à la Douloureuse Garde avec l'aide de la Dame du Lac, qui lui a offert trois écus magiques (cf. *Lanc.* 1^e partie, XXIVa, 1-29).
4. vv. 5569-72 : pause narrative :

Cil Lancelot tant combatoit
Que tout le monde en parloit ;
C'est le bon Lancelot sanz faille
Qui fu si cremus en bataille. (f°58b)

11 — Procédé employé à sept reprises pour faire l'éloge des preux qui se sont le plus brillamment illustrés dans la bataille contre les Jaloux. Ainsi se constitue le palmarès suivant : Tristan, Lancelot, Achille, Florimont d'Albanie, Pâris, Bove d'Antone, Palamède.

12 — Cf. références bibliographiques en annexe.

5. vv. 5573-5660 : Lancelot vient en aide à Arthur, en guerre contre Galehot ; puis il retourne chez la Dame de Malehaut (Mirnant dans le texte de Thomas de Saluces) qui le retenait prisonnier (cf. *Lanc.* 1^e partie, XLIXa-La, 1).
6. vv. 5661-78 : Naissance de l'amitié entre Lancelot et Galehot (cf. *Lanc.* 1^e partie, LIIa, 53-55).
7. vv. 5679-5714 : Hommage de Galehot à Arthur (pourtant vaincu) par l'entremise de Lancelot (cf. *Lanc.* 1^e partie, LIIa, 64-70).
8. vv. 5715-48 : Constitution des couples Galehot-Dame de Malehaut, Lancelot-Guenièvre (cf. *Lanc.* 1^e partie, LIIa, 90-128).
9. vv. 5749-74 : Victoire de Lancelot sur Caradoc, ravisseur de Gauvain et d'autres chevaliers (cf. *Lanc.* 2^e partie, XXVIII, 1-20).
10. vv. 5775-96 : Lancelot prisonnier de Morgane ; il descelle les barreaux de sa cellule en apercevant une rose au-dehors (cf. *Lanc.* 6^e partie, LXXXVIII, 1-3) ; il peint dans sa cellule une fresque décrivant ses relations avec la reine et qui, montrée par Morgane à Arthur, sera à l'origine de sa haine pour Lancelot (cf. *Lanc.* 6^e partie, LXXXVI, 21, et *Mort.* §51).
11. vv. 5797-5816 : Lancelot vainc Mador qui avait accusé Guenièvre d'avoir empoisonné son frère (cf. *Mort.* §§ 67, 82-85).
12. vv. 5817-20 : pause narrative :

Lancelot qui tournoiz vainquant
Fu a Camalot devant la gent,
Et en autres terres assez
Ainsi comme scevent tout adez. (f° 59d)

13. vv. 5821-50 : Lancelot rompt l'enchantement de la carole magique (cf. *Lanc.* 5^e partie, LXXIX, 34-37 et LXXXIII, 1-10).
14. vv. 5851-62 : Lancelot gagne une partie d'échecs enchantée et envoie l'échiquier magique à la reine (cf. *Lanc.* 5^e partie, LXXXIII, 11-15).
15. vv. 5863-94 : Pas d'armes de Lancelot dans l'Ile de Joie (cf. *Lanc.* 7^e partie, CVII, 37-48).
16. vv. 5895-5900 : Lancelot délivre Palamède assailli par douze chevaliers (cf. *Tristan en prose*¹³).

13 — Cf. E. Löseth, *Le Roman en prose de Tristan, le Roman de Palamède et la compilation de Rusticien de Pise, analyse critique d'après les manuscrits de Paris*, Paris, E. Bouillon, 1891, p. 274, § 383.

17. vv. 5901-6 : Lancelot, aidé des chevaliers de la Table Ronde, soumet Claudas et recouvre ses terres (cf. *Lanc.* 6^e partie, C, 48-80 et 7^e partie, CII, 8-27, CIII-CIV, CV, 1-26).
18. vv. 5907-24 : Nuit de Lancelot et Guenièvre épiée par leurs ennemis (cf. *Mort*, § 90).
19. vv. 5925-44 : Guenièvre condamnée au bûcher et délivrée par Lancelot, qui l'emmène à la Joyeuse Garde (cf. *Mort*, §§ 93-96).
20. vv. 5645-58 : Lancelot assiégé par Arthur ; durs combats ; Lancelot épargne Arthur, lui rend Guenièvre et est banni à l'instigation de Gauvain (cf. *Mort*, §§ 108, 112-116).
21. vv. 5959-70 : Arrivée de Lancelot sur ses terres de Gaunes ; Gauvain pousse Arthur à poursuivre la guerre contre Lancelot (cf. *Mort*, §§ 127, 132-133).
22. vv. 5971-6006 : Duel entre Gauvain et Lancelot (cf. *Mort*, §§ 144-157).
23. vv. 6007-8 : transition narrative :

Cil mains males coustumes osta
Par mains pays ou il passa. (f°61a)

24. vv. 6009-24 : Lancelot et la Pucelle d'Escalot (cf. *Mort*, §§ 13, 25, 57, 71, 73).
25. vv. 6025-36 : Conclusion elliptique (« Cil maintes chevaleriez fist », v. 6025), puis raccordement de l'ensemble du discours à la diégèse (rappel de la seconde bataille remportée par les Amoureux contre les Jaloux).

Outre les brèves séquences de pause et de transition qui, à travers l'allusion et la généralité, permettent l'ellipse de maint épisode, le narrateur souligne son désir de concision par des formules typiques :

Que vous yroie je plus disant ? (vv. 5651, 5715)
Assés vous pourroye[je] dire
Et alongier ceste matiere (vv. 5661-2)
Assés vous pourroye [je] compter (v. 5985)

La concision de l'ensemble résulte aussi du travail de réagencement narratif : le héraut commence par suivre de manière assez fidèle le début du *Lancelot en prose* ; la première pause narrative (séquence n°4) permet l'ellipse de plusieurs passages de cette même première partie du *Lancelot* ; puis le passage des séquences n°9 à n°10 consacre l'ellipse, bien plus énorme, des

troisième, quatrième et cinquième parties ! La séquence n°10, en quelque sorte « double », permet d'introduire un premier épisode de la *Mort le Roi Artu* faisant lui-même écho au *Lancelot* ; désormais le récit entrelace ce deuxième fil narratif à celui tiré du *Lancelot* (séquences n°11, 18 à 22, 24). En cours de route, certaines ellipses sont partiellement comblées (les séquences n°13 et 14 relatent des aventures tirées de la cinquième partie du *Lancelot*). La séquence n°16, elle, sollicite fugitivement le *Tristan en prose*. De plus, chacune de ces séquences simplifie forcément l'épisode originel dont elle s'inspire : l'analyse psychologique disparaît pratiquement, pour que demeurent les faits essentiels, nécessaires à la compréhension de l'action relatée¹⁴, plus quelques citations plus ou moins directes du texte originel.

Ce réagencement ne va pas non plus sans quelque désordre : les séquences inspirées soit du *Lancelot*, soit de la *Mort le Roi Artu* ne se font pas suite en reproduisant systématiquement l'ordre des œuvres d'origine : on peut repérer plusieurs retours en arrière. Ce « désordre » peut intervenir à l'intérieur même d'une séquence : par exemple, la séquence n°8 brouille l'ordre des paragraphes contenus dans le chapitre du *Lancelot* sollicité en cet endroit¹⁵.

Cette lecture sélective de l'histoire de Lancelot que nous présente Thomas de Saluces à travers ce long panégyrique reflète, sur une échelle réduite, un mode de composition narrative déjà pratiqué au XIII^e siècle dans plusieurs romans. Ainsi, le *Tristan en prose*, qui s'est constitué en référence obligée au *Lancelot en prose*, interpolait plusieurs épisodes du *Lancelot*, ainsi que de la *Queste del Saint Graal*. *Guiron le courtois* paraît recourir à une démarche analogue. Dans le second quart du XIV^e siècle, la *Tavola Ritonda* offre une synthèse arthurienne en italien du *Tristan en prose*, du *Lancelot* et de la *Queste del Saint Graal*. Cette tendance s'observe aussi dans les pratiques éditoriales des XIII^e-XIV^e siècles : S. Huot

14 — Thomas de Saluces commet en outre quelques confusions de noms (ex : seq. n°20, v. 5949 : mentionne Lionel au lieu d'Hector).

15 — Ce « beau désordre » n'est pas une maladresse, car il en ressort un effet de sens très favorable au personnage de Lancelot (dont il s'agit, ne l'oublions pas, de faire l'éloge) : contrairement au Lancelot, c'est donc d'abord le couple Galehot-Dame de Malehaut qui est constitué, de telle sorte que le sacrifice de Galehot, lorsqu'il permet la réunion de Lancelot et Guenièvre, n'apparaît plus.

a étudié des manuscrits dont les scribes ne se contentent pas de rassembler plusieurs œuvres à la suite les unes des autres, mais les soudent véritablement (parfois en réécrivant certains passages pour faciliter la transition d'un texte à un autre) et vont jusqu'à insérer certaines œuvres à l'intérieur d'autres, produisant une sorte de macro-entrelacement¹⁶ ! En somme, Thomas de Saluces, lecteur avant que d'être écrivain, reproduirait des techniques de composition apprises dans les œuvres qu'il avait lues. Il ne fut d'ailleurs pas le seul auteur tardif à procéder ainsi, car ce type de composition fait finalement apparaître une caractéristique essentielle du roman d'aventures tel qu'il fut pratiqué à partir du XIII^e siècle : un récit très souple malgré la rigueur de l'entrelacement, comportant beaucoup d'épisodes formulaires interchangeables (duels, tournois, enchantements rompus...) et sujet à d'innombrables expansions. C'est, en particulier, ce qui prolongera la vie de la littérature arthurienne jusqu'au XV^e siècle.

Le choix des séquences retenues par Thomas de Saluces, lues comme une sorte de « palmarès » des aventures de Lancelot, révèle une certaine perception que l'on pouvait avoir du personnage au XIV^e siècle : c'en est une vision éminemment chevaleresque, centrée sur la prouesse guerrière et la passion amoureuse, mais qui tait l'aventure mystique du Graal (peut-être parce qu'elle se solde par un échec pour Lancelot ?). La longueur variable des séquences pourrait aussi être proportionnelle à l'intérêt suscité par l'épisode en question, mais c'est loin d'être systématique car les épisodes les plus célèbres (comme ceux de la séquence n°10) n'ont pas besoin de beaucoup de détails pour résonner dans la mémoire du lecteur.

De surcroît, l'appartenance de notre auteur à une époque tardive lui confère l'avantage d'une solide connaissance de son personnage, puisque le destin de Lancelot relève tout bonnement du passé littéraire. Dès lors, le narrateur, grâce au héraut auquel il délègue la parole, relit de manière forcément avertie l'histoire de Lancelot : il peut déceler des indices de l'évolution à venir du personnage, et l'anticiper par des prolepses. Ainsi, la fin de la séquence n°2 insiste sur les futurs exploits de Lancelot et signale

16 — S. Huot, *From Song to Book. The Poetics of Writing in Old French Lyric and Lyrical Narrative Poetry*, Ithaca-London, Cornell University Press, 1987, pp. 28-30.

déjà qu'il est au service de Guenièvre (alors qu'il n'en est pas encore « officiellement » épris) :

[Guenièvre]
 Li bailla lors une espée
 Qui puis lui fu bien employée
 Pour la chevalerie qu'en lui fu
 De tout le monde il fust congru,
 Et par mesmes ceste caison* var. de *achaison* : occasion
 Lancelot sanz nulle tenson
 Disoit partout communement
 Qu'il estoit a la royne voirement. (vv. 5525-32, f°57d-58a)

La séquence n°5 révèle d'entrée de jeu le résultat de l'épisode qui va être relaté, à savoir la réconciliation de Galehot et d'Arthur. D'autres passages font peser sur Lancelot des menaces qui seront concrétisées dans la *Mort le Roi Artu* :

L'amour Lancelot tant dura
 Que mains maulz en souffri ja (vv. 5745-6, f°59b)
 La fu la haine commencée
 Dont mains en orent male soudée. (vv. 5795-6, f°59c)

Cette sorte de récit au « passé ultérieur », réalisé à une époque où le destin du personnage est déjà notoirement constitué, provoque une connivence qui contribua sans doute au plaisir de reconnaissance que pouvait éprouver le lecteur de telles histoires au XIV^e siècle. Cette reconnaissance du public attendue par le narrateur est d'ailleurs inscrite dans de multiples formules témoignant de la notoriété de la légende :

Ainsi comme sçorent les plusour (v. 5738)¹⁷ ;
 Ainsi comme scevent la gent (v. 5774) ;
 Ainsi comme scevent tout adez (v. 5820) ;
 Ce scet de voir trestout le monde (v. 5944) ;
 Ainsi comme tout le monde dist (v. 6026)

Autrement dit, une partie de la caution d'authenticité et de vérité, antérieurement détenue par l'auteur citant ses sources comme autant d'« autorités », est transférée, au XIV^e siècle, au

17 — L'emploi du passé simple rend toutefois ce vers ambigu : on peut aussi comprendre qu'il s'agit de l'entourage de Galehot.

destinataire de l'œuvre : ce sont les connaissances littéraires (acquises par une lecture personnelle ou par l'audition des œuvres) de ce dernier qui garantissent la nouvelle version de l'histoire proposée par l'auteur. Cette « collaboration » de l'auteur et du lecteur se réalise d'autant plus naturellement chez Thomas de Saluces qu'il pratiqua les deux rôles.

3. L'allégorisation de l'Histoire

A l'époque où Thomas de Saluces écrit, l'allégorie est devenue un moyen d'expression particulièrement à la mode, au point de devenir un pur signe de « littérarité » ; on la rencontre dans le roman mais aussi dans la poésie lyrique et au théâtre (moralités). L'allégorie, « discours autre », implique une autre sorte de transfert littéraire et mental : par quels moyens ce langage codé s'emploie-t-il à transcrire le réel, voire à réélaborer le donné historique ? Pour tenter de répondre à cette question, je proposerai, à propos d'un même événement, une comparaison entre Thomas de Saluces et Froissart — étant bien entendu que je ne prétends pas que le premier ait lu le second : j'entends simplement mettre en lumière, à travers un faisceau de concordances assez net, certaines particularités de ces deux types de discours¹⁸.

Les chapitres 307-8 du *Chevalier errant* sont particulièrement révélateurs de cette démarche d'allégorisation de l'Histoire. Relatifs à l'histoire italienne contemporaine (6 mai 1385), ils racontent une chasse au lion entreprise par « Galeas, seigneur de Milan »¹⁹, époux d'Isabelle de France, comme le rappelle allusivement le narrateur : « Cilz ot une fille du roy Jehan de France [Jean II] a femme. » (ll. 5-6)²⁰. Le « chasseur », dont l'âge approximatif (il est né en 1351) est rappelé (l. 3), est ainsi situé et identifié historiquement. Les lignes 5-6 évoquent la gloire de

18 — Cf. textes n°4 et 5 en annexe. Les passages du texte de T. de Saluces et de celui de Froissart qui peuvent être mis en relation sont *soulignés* et dotés d'une numérotation symétrique.

19 — En fait Jean Galeas, de la famille des Visconti, qui régna de 1380 à 1402.

20 — Le narrateur ne précise pas qu'elle est morte en 1372 et que Jean Galeas avait épousé en 1380 Caterina, fille de Bernabo Visconti, pour endormir la méfiance de ce dernier.

ce prince, célébré par les humanistes italiens, qui favorisa les arts, réorganisa le gouvernement. Par contre, sa proie prend vite une dimension allégorique : « en Lombardie ot une fiere beste (...) que on appelle Lyon. » (l. 9-13). Il est évident qu'il n'y a pas de lions à chasser en Lombardie ! Nul doute qu'un lecteur de l'époque reconnaissait, à travers la peur provoquée par ce Lion, celle suscitée par les exactions de Bernabo Visconti en Lombardie, auquel plus d'un Italien reprocha sans doute la cruauté d'une bête²¹. L'interprétation du passage est d'autant plus aisée qu'elle concerne un souvenir historique très récent dans l'esprit des lecteurs. La chasse relatée par Thomas de Saluces est donc la transposition de l'embuscade que Jean Galéas tendit à son oncle Bernabo. La réaction proprement humaine du Lyon capturé (ll. 29-30) confirme l'allégorisation de l'emprisonnement de Bernabo. Froissart relate l'épisode dans ses *Chroniques* (livre II, § 435). On peut mettre en correspondance plusieurs phrases de nos deux auteurs. Le récit de Froissart est généralement plus circonstancié, là où Thomas de Saluces retient un fait ou le résultat d'une action. On peut remarquer l'ambiguïté de l'allégorie : le lion est un symbole ambivalent (noble/cruel) et cette ambivalence se retrouve dans le texte de Thomas de Saluces à propos de la caractérisation psychologique du Lion : « fier et orgueilleux » (l. 18), mais aussi « de si hault cuer » (l. 29). Cette ambiguïté rejoint finalement l'attitude même de Thomas de Saluces à l'égard de Bernabo Visconti : ce dernier, pour être ainsi représenté dans cet épisode somme toute peu flatteur, n'en était pas moins un allié de Thomas de Saluces...

L'association de l'Histoire et de l'allégorie confère une densité plus grande au texte. On peut penser que ces passages rencontraient une résonance plus forte dans l'esprit des lecteurs médiévaux, dont ils sollicitaient à la fois l'imaginaire par la poésie de l'allégorie et l'expérience vécue ou le souvenir collectif véhiculés par l'Histoire. En outre, le recours à l'allégorie pour parler de l'Histoire est aussi un moyen de faire sentir que le récit historique ne va pas de soi, qu'il ne peut être neutre, surtout lorsqu'il fait référence à une période troublée : en même temps qu'elle jette sur le récit un voile (suffisamment transparent pour

21 — Philippe de Mézières, dans le *Songe du Vieil Pèlerin*, désigne allégoriquement Bernabo et Jean Galeas par des serpents (prologue, éd. Coopland, p. 109).

être traversé par le lecteur, ainsi impliqué et stimulé dans son activité même de lecture), l'allégorie exprime la difficulté à interpréter le monde et ses signes, sentiment qui fut sans doute particulièrement d'actualité au XIV^e siècle. Peut-être est-ce pour cette raison que Thomas de Saluces ne risque pas, contrairement à Froissart, d'interprétation « compromettante » au sujet de la mort de Bernabo.

En conclusion, je voudrais préciser que cette étude n'épuise pas les procédés d'adaptation et de réécriture mis à contribution par Thomas de Saluces. Le *Chevalier errant* est une véritable somme de lectures qui nous rappelle qu'un prince, vers la fin du Moyen Âge, même s'il est, comme Thomas, un homme politique malchanceux, se doit aussi d'être un homme cultivé. Cette culture littéraire n'est pas passivement héritée par Thomas de Saluces : en la transposant dans son œuvre, il l'intègre à un projet personnel²². Dans l'optique d'une « esthétique de la réception », le XIV^e siècle, longtemps dénigré pour son manque d'originalité quant au fond, donne pourtant à lire des œuvres surprenantes dans leur réalisation et révélatrices du caractère profondément vivant de cette littérature médiévale que les auteurs « tardifs » ne cessaient de ressasser et de méditer. A nous d'être, à notre tour, des lecteurs bienveillants de leurs œuvres...

Florence BOUCHET

22 — Faute de place, je renonce à montrer ici comment Thomas de Saluces détourne certains modèles littéraires afin d'élaborer un « légendaire familial » qui exalte discrètement la généalogie des Saluces.

ANNEXE

Références bibliographiques :

- Chrétien de Troyes : *Le Conte du Graal*, éd. A. Micha, Le Livre de Poche, « Lettres gothiques », 1990.
- Lancelot, roman en prose du XIII^e siècle*, éd. A. Micha, 8 vol., Genève, Droz, 1978-82 (et traduction du même auteur : Paris, U.G.E., 10/18, 2 vol., 1984. Mes références renvoient à cette édition, qui suit l'ordre chronologique de l'histoire de Lancelot).
- La Mort le roi Artu*, éd. J. Frappier, Genève, Droz, 1956 (et traduction de G. Jeanneau, Paris, U.G.E., 10/18, 1983).
- Froissart : *Chroniques*, livre II, éd. G. Raynaud, Paris, S.H.F., tome XI, § 435 pp. 203-6.

1. Perceval et la Demoiselle de la Tente: version de Thomas de Saluces

- | | | | | |
|------|---|------|--|--|
| 3711 | Je estoie en un paveillon
Si bel com il fu ou mon,
Et j'avoie ma femme menée | | | |
| | Pour moy deduire en la contrée, | 3745 | | Si lui dis que je le sauray ;
Dont elle me va compter
Que un chevalier lui va oster. |
| 3715 | Et elle me monstroït grant amour.
Moult me fioye en elle touzjour
Tant que un jour je m'en entray | | | Je lui demanday qu'il lui fist.
Lors elle en present me dist
Que il l'avoit baisiée |
| | En une grant forest delay | 3750 | | A force et outre sa voulantée
Quant il l'afichet lui osta,
Et que assés lui ennoya ; |
| 3720 | Pour aventures cerchier et querre,
Car mains chevaliers de plusieurs terre
Si estoient par la passant,
Auxquelz n'estoie esprouvant. | | | Mais le seurplus ne me vout dire
Si je l'eusse mise a martire. |
| | Et tout ce pour s'amour faisoie | 3755 | | <i>Ja par ce je n'en croirray nulz
Qu'il la baisast sans faire plus,
Car l'une chose l'autre atrait :</i> |
| 3725 | Car voirement trop je l'amoye.
Dont il avint le jour apréz
C'un chevalier errant vint adéz ;
Si entra enz ou paveillon, | | | <i>Qui baise femme et plus n'en fait
Des qu'ilz sont seul a seul anduy,
Dont cuide je qu'il remaint par lui.</i> |
| | La ne fu se ma femme non, | 3760 | | <i>Femme qui sa bouche habandonne
Le seurplus de legier donne.
Si est qui a certes y entende,
Supposé qu'elle se deffende.</i> |
| 3730 | Et il la prist et la baisa
Par force, car l'en me compta,
Et ce ne m'eust elle mie dit,
Mais un mien affiche sanz contredit | | | <i>Ce scel on bien sanz nul redout
Que femme veult vaincre tout,
Fors celle meslée seulle ;
Et quant tient l'omme a la gueule
Et exgratine et mort et tue,</i> |
| | Elle lui va tantost donner, | 3765 | | <i>Or voudroit elle estre vaincue,
Si se deffent et si lui tarde
Tant est de l'otrier couarde ;
Ains veult que a force lui face,
Puis si n'a ne gré ne grace</i> |
| 3735 | Lequel je lui faisois porter.
Et quant je arrivay en present,
Bien me fuz appercevant
Que la avoit un chevalier,
Mais ja je ne l'avoye chier. | | | |
| | Erraument je lui demanday | 3770 | | |
| 3740 | Que ja ne le mis en delay.
Puis me pris apercevoir
Que l'afichet elle n'avoit,
Et bien le lui demanday, | | | |
| | | 3775 | | Ainsi me dist elle voirement
Com je vous devis en present. |

2. Version de Chrétien de Troyes (*Conte du Graal*, vv. 3779-817)

3779	Oen en bois alez estoie Et ceste damoiselle avoie Laissiee en un [mien] paveillon, Je n'amoie rien se li non, Tant que par aventure avint Que uns vallez gualois i vint.	3800	<i>S'est qui a certes i entande. Et bien soit qu'ele se desfende, Si set en bien sanz nul redot Que fame velt vaincre partot Fors qu'en cele mellee soele Qu'ele tient home par la goele,</i>
3785	Ne sai quel voie il ala, Mais tant fist que il la baisa Par force, si lo me conut; S'ele me manti, que li nut? Et s'il la baissa maugré suen,	3805	<i>Si esgratine et mort et tue, Si vodroit ele estre vaincue Et se desfant et si li tarde. Tant est de l'ostreier coarde, Ainz velt qu'a force l'en li face,</i>
3790	N'en fist il après tot son buen? <i>Oïl, ce ne creroit ja nus Qu'il la baisast sanz faire plus, Que l'une chose l'autre atrait. Qui baisse fame et plus n'i fait,</i>	3810	<i>Puis si n'en a ne gré ne grace. Por ce cuit je qu'il jut a li, Et un anelet li toli Que ele portoit an son doi, Si l'an porta, ce poise moi,</i>
3795	<i>Des qu'il sont sol a sol andui, Don cuit je qu'il remaint en lui. Fame qui sa boche abandone Lo soreplus de legier done,</i>	3815	<i>Mais ainz but et manja assez D'un fort vin et de .III. pasteiz Que je me faisoie estoier.</i>

3. Alexandre

- Et quant la Deesse l'aperçoit, si laisse ce plaist et dist a Alixandre : « Vous sariez mieulz que dire de voz conquestes. Comptés moy aucunes de voz aventures, car je sçay que vous avez conquis tout le monde, et bien est dit et retraït comment Alixandre le roy de Macedoine avoit couvoitié tout le
- 5 monde et eustez tout en votre domination, terre et eaue et mer, et comment tous hommes furent en votre obeissance. Et bien est retraït comment vous vous feïstez gectez en mer en un tonnel de voirre ; la apriesteiz vous comment les poissons tournoïent en faisoient guerre. Puis vous feïstes a .iiij. griffons familleux mettre en l'air pour veoir tout le monde.
- 10 Puis preïstez par force Nicholaz de Nicole et ses Nicolais, Surie et Allemaingne, Perse et Aufrique, Grece, Ynde et les Babilonnois. La tour de Babel sousmïstez, Amasone la riche, et Rommains et François, et toute Femenie ou feïstes tanz tournois et preïstes la cité de Thir, et les vaulz de Josaphat ou mandastes Emenidus d'Arcade atout .vij.^c chevaliers pour fourrer le pays. La vint le duc Betiz a trente^m Gadrois, et en sa compaignie fu Gaudifer le courtois, et coururent sus a vostre gent. La fu mortel estour. La souffri Emenidus moult paine et destroit par deffault de message, car il n'avoit en sa compaignie nul qui ja se vouldist partir pour venir noncier leur grant ennuy a vous, et tant amoient leur honnour voz
- 20 gens que ja n'i auroit qui vouldist estre ne en tour ne en dongon. La fu mort Gaudifer du Laris le preu, le hardi, et ce fist le duc Ayme de Arcade, et ja aviez accompliéz les fortes batailles avec le fort roy Daire, et le roy Porrus aviez maté devant Poñtapālu, et bien me fu dit du Baseliq̃ue qui tua tant de voz hommes et vous y vouldistez aler et le tuastez. Et bien
- 25 savons que, après que eustes conquis la cité de Thir, comment le roy Clarus d'Inde vint asseger devant Epheson les trois enfans Gaudifer, ce furent Betiz, et Gaudifer son frere, et Dame Phezonas que je voy en vostre

compaignie cy. La a Epheson venistez a la requeste leur oncle
 30 Cassamus du Laris, et vouldistez passer le mal pas du Pharon qui vient
 devers septentrion. La vous combatistes au fort roy Clarus et le matastez,
 et ce fu quant vous aliez en Babiloine pour vous couronner. Et bien sçay
 que cil Clarus moult vous haïoit pour son frere le roy Porrus que occis
 aviez devant Pontapolu, ainsi que bien me sarés raconter maintes
 diverses aventures, car cellui qui a esté en tantes diverses choses et qui a
 35 tant conquiz bien doit savoir que retraire ; donc je vous pri que me
 vueilliez aucune aventure raconter. »

4. Capture de Bernabo Visconti : version de Thomas de Saluces

Atant m'en alay outre que plus n'y delaiay, et trouvoy Galeas, seigneur
 de Milan, qui ailleurs nommé vous ay, noble chevalier et bel et sagez et
 malicieuz. Cil fu d'aage de .xl. ans, et ne fu si vieil des autres princes
 comme lui, fors seulement Jaques, roy de Cypre, et Berry et
 5 Bourgoingne qui encore sont frez et de bon aage. Cil Galeaz fu le grein-
 gneur seigneur que onquez fut en son linage. Cilz ot une fille du roy
 Jehan de France a femme. Cil Galeaz trouvoy je hors de ses tentes, qui
 estoit a conseil moult privéement, et, au partir du conseil, il ordonna
 une chace en telle maniere. *Il fu vray que en Lombardie ot une fiere beste qui*
 10 *reppairoit par les forests et par les chemins de cel pays, et estoit si fiere que nul n'en-*
troit en Ytalie ne en Lombardie qui ne doubtaست celle beste, car maintes gens avoit
assailli et destrouit qui la courouçoient (1), dont je l'oÿ nommer une beste que on
appelle Lyon (2). Cil Lyon estoit moult fier et de grant force. Et quant
 Galeaz envoioit ses chasseurs par la forest et par le pays, ilz doubtoient
 15 moult le Lyon. Quant Galeaz entendit et oÿ que chascun doubtoit ainsi
 le Lyon, *il envoya par les lieux, la ou il cuida meilleurs chaceurs trouver (3), et*
a l'aide de ceulz, il cercha et espia tant qu'il sçot de voir ou cil Lyon plus rep-
pairoit (4). Cil Lyon estoit si fier et orgueilleux que *bien appercevoit et veoit*
ceulz qui entour lui aloient, mais par sa grant fierté il n'en faisoit compte (5).
 20 *Quant Galeaz sçot son reppaire, il assembla tous ses chiens et cordes et veneurs*
pour sa chace faire. Lors alerent vers le lieu ou le Lyon reppairroit (6). Si lui furent
si soudainement a grant force suz et d'entour qu'il n'ot pouvoir de soy aidier (7).
La fu prins le grant Lyon (8) qui tenoit tout le pays en grant regart. Ainsi
 avient il souvent a ceulz qui se fient plus qu'ilz ne doivent en leur force
 25 et fierté, et mains en ont ja esté encombréz et honiz. Quant le Lyon fut
 pris, *Galeaz seigneur de Milan, en fist trop bon semblant, et lui fu adviz que*
onquez plus belle chace n'avoit fait (9). Et le fist brandre sanz lui faire mal
 (10), et le mist en une forte cave, dont il n'avoit pouvoir de yssir ne de
 30 faire mal. *Cil Lyon estoit de si hault cuer qu'il prist tel dueil que petit terme ves-*
qui (11).

5. Version de Froissart (*Chroniques*, livre II, § 435)

- Messires Bernabo avoit un usage que toute la terre de Lombardie, dont il estoit sires, il rançonnoit trop durement, et tailloit les hommes desouls lui deus ou trois fois l'an dou demi ou dou tierch de leur chevanche, et si n'en osoit nuls parler mal pour lui, qui s'en plaindesist* (1). Messires Galeas, li contes de Vertus, pour
- 5 grace aquerre et loenge, en toute sa terre ne prenoit nulle aide ne nulle taille, anchois vivoit de ses rentes singulièrement, et tint ceste ordonnance depuis le mort son père bien cinc ans. Et avoit telle grace de toutes gens en Lombardie que cascuns l'amoit et en disoit bien et demoroit volentiers desouls li, et *toutes gens disoient mal et se plaindoient*
- 10 *couvertement de messire Bernabo, car il ne leur laissoit riens* (2). Avint que li contes de Vertus qui tiroit à faire son fait et qui se doubtoit trop grandement de son oncle, et ja en avoit veu aucuns apparans, sicom on disoit, *fist un mandement secrètement de tous ceuls où il se confioit le plus* (3), et dist à aucuns son entente, et non pas à tous, que il ne fust sceu et revelé. Et *sot une journée que messires Bernabos, ses oncles, devoit chevauchier en ses*
- 15 *deduis de castiel à autre* (4) : *sus cel estat et ordonnance il mist trois embusques sus* (6), et couvenoit que messire Bernabo passast dou mains parmi l'une des embusques. *Il estoit ordonné que dou prendre vif et non pas tuer* (10), se il ne se mettoit trop grandement à deffence.
- 20 Enssi que messires Bernabo chevauchoit de ville à autre, qui nullement n'i pensoit et qui tout aseurés quidoit estre, ne de son neveu nulle doubte il ne faisoit, evous qu'il s'embast sus l'une de ces embusques, laquelle se ouvri tantos sour lui ; et vinrent sour lui en brochant des esperons et des lances abaissies. Là ot un chevalier alemant qui estoit à
- 25 messire Bernabo, et li dist : « Sire, sauvés vous! je vois sur vous venir gens de très mauvais convenant, et sont de par vostre neveu messire Galeas. » *Messires Bernabo respondi que il ne se saroit où sauver, se on avoit aucune male volenté sur lui, et que il ne quidoit en riens avoir fourfait à son neveu, pour quoi il le convenist fuir. Et toudis cil de l'embusque aprochoient et*
- 30 *venoient au plus droit que il pooient et fendant parmi les camps sus messire Bernabo* (5 et 7). (...) *Là fu pris messires Bernabo* (8) (onques n'i ot defense en lui ne en ses gens) et menés en un castel où *ses nepveus estoit, qui ot grant joie de sa venue* (9).
- En che jour ossi furent pris sa femme et si enfant, cil qui à marier estoient, et les tint li sires de Melans em prison, qui prist tantos toutes les signouries, villes, castiaux et cittés que messires Bernabo tenoit en Lombardie; et se rendi li pais a lui, et demora messires Galeas sires de toute Lombardie par le manière que je vous di, car *ses oncles moru, je ne sai mies de quel mort ; je croi bien qu'il fu sainniés ou hateriel, enssi comme il ont*
- 40 *d'usage de faire leurs sainnies em Lombardie, quant il voellent un homme avan-chier sa fin* (11).